

Jean-Jacques Gorog

## Les fins de la psychanalyse

La fin de la psychanalyse, la fin de la cure s'entend, suppose qu'elle ait atteint son but, ses fins. Cela va de soi et motive notre titre.

Je vais me contenter de rappeler quelques-uns des éléments de ce qui constitue la visée de la psychanalyse. Ce qui rend la tâche difficile est que cette visée est elle-même propre à chacun puisqu'elle est déterminée par le futur analysant, qu'il le sache ou non au début de sa cure, en principe lors des séances préliminaires dont c'est la raison d'être. C'est une fonction éminente dévolue à l'analyste de déchiffrer ce qui est le motif de la demande au-delà de... Non, pas d'au-delà. Le psychanalyste déchiffre non pas ce qui est au-delà mais ce qu'implique cette demande – pas de métalangage donc et qui équivaut à toute la distance que le psychanalyste installe entre son savoir et la connaissance du psychologue.

Dans le volume récemment paru du séminaire *...Ou pire*, Lacan s'explique à propos d'une demande <sup>1</sup> centrée sur le *conjugo*. Ça rate dans la mesure de cette visée qui ne peut être atteinte, mais il ne dit pas que la psychanalyse rate pour autant. Les fins peuvent-elles changer en cours de route, soit que l'analysant s'aperçoive qu'il demandait l'impossible et qu'il y renonce, soit qu'il parte furieux de ne pas avoir obtenu ce qu'il cherchait, soit qu'un autre problème ait surgi devant être traité ? La question est d'importance puisqu'elle

1. « Un analyste peut-il vraiment faire réussir un amour ? Je dois vous dire que, quant à moi, qui ne suis pas complètement né des dernières pluies, c'était une gageure. J'ai pris quelqu'un, Dieu merci, que je savais avoir besoin d'une psychanalyse, mais sur la base de cette demande – vous vous rendez compte de ce que je peux faire comme saloperies pour vérifier mes affirmations ! – *qu'il fallait à tout prix qu'il ait le conjugo, avec la dame de son cœur*. Naturellement, ça a raté, Dieu merci, dans les plus brefs délais. J'espère que la personne dont il s'agit n'est pas là, j'en suis quasiment sûr ! » (J. Lacan, *...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 154.)

conditionne la fin. Or précisément cette question reçoit en fonction des préjugés qui nous commandent bien des réponses. Le malentendu porte d'abord sur ce qu'on entend par demande et le sempiternel « il n'a pas de demande », bien loin de répondre à ce que Lacan concevait comme concept lié à la parole, qu'il suffise qu'on parle – intransitif – pour que la demande soit. Lorsqu'il s'agit cette fois d'une demande au sens transitif, demander quelque chose, on tombe sur une aporie puisque, pour savoir ce qu'on demande, il faudrait que l'analyse ait pu l'éclairer. Sans doute on se plaint et cette demande est reçue éventuellement avec le poinçon, le label « analysable ». Mais qu'est-ce qui permet de le donner ? D'où l'analyste tient-il sa conviction qu'il est possible de mener l'analyse jusqu'à sa fin ?

Le transfert alors ? Désolé de devoir reprendre la question au début, et au début de l'analyse notamment. Maintenir le transfert n'est pas une fin en soi, c'est un outil, « afin de » et grâce à cet effet de langue qu'on rencontre en Afrique francophone, on peut dire « un outil, afin de... » point. Drôle de mot cet « afin », souvenons-nous des sciences affines indispensables à la construction d'une École selon Lacan. C'est le même mot, et dans la langue ancienne l'adjectif « afin, affine, affins » désigne d'abord la parenté, les proches : cousins, cousines, affins, affines. « Affiner » s'est conservé dans ce sens pour le fromage ; cela veut dire mettre fin aussi bien qu'apurer les comptes, ça s'appelait affiner les comptes !

Le mot qui permet de résoudre en partie l'équivoque proposée par le titre de ces journées est justement l'expression « le fin mot », qui est à la fois le dernier mot mais aussi celui qui parfait l'histoire, celui qui assure avec finesse le bouclage du propos, c'est encore la butée, ce qu'il s'agit d'atteindre. On devrait dire le fin mot de la séance pour parler de la scansion, même si cette scansion est parfaitement silencieuse, et c'est sans doute ce à quoi Lacan faisait aussi allusion en rappelant que le mot n'est jamais que motus <sup>2</sup>.

Guérir embarrasse les psychanalystes, c'est pourtant une visée qui existe, ne fût-ce que comme fantasme, et la formule freudienne

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 74 : « Si le discours analytique indique que ce sens est sexuel, ce ne peut être qu'à rendre raison de sa limite. *Il n'y a nulle part de dernier mot si ce n'est au sens où mot, c'est motus* – j'y ai déjà insisté. *Pas de réponse, mot*, dit quelque part La Fontaine. Le sens indique la direction vers laquelle il échoue. »

de la guérison obtenue par surcroît ne nous suffira pas. Elle ne suffira pas dans le monde où nous nous trouvons – on a pu le voir au désaccord des psychanalystes entre eux en France récemment, y compris ceux annoncés comme lacaniens, lors des débats de la loi sur les « psychothérapies ». Les psychanalystes de notre École doivent s'expliquer sur les fins, et la guérison est indéniablement une fin possible. Or elle est inscrite dès ce début qui programme une fin. Serait-ce la fin de la plainte ? Toutes les précautions du psychanalyste, qu'il lui faut légitimement prendre, à préciser que la psychanalyse ne promet rien et tout spécialement rien quant à la fin de cette plainte seront de peu de poids au regard de l'espérance, de l'attente de l'analysant.

Il faut donc que la tromperie du transfert soit de quelque manière mise en lumière, cette tromperie nécessaire qu'il y aurait lieu de recevoir et de consacrer, mais aussi de dénoncer. Si on observe avec quelque attention ce dont il s'agit, on pourra vérifier que la dimension du hors-sens est bien présente déjà dans ce paradoxe du transfert, parce que donner du sens nourrit la tromperie, et la psychanalyse prend son temps, le temps qu'il faut, mais pour réduire cette tromperie, ce qu'on appelle interpréter le transfert.

C'est ainsi qu'il y a lieu de procéder à un certain « affinage » de la psychanalyse, dont j'attends de ces journées un éclairage frisant, à toutes fins utiles...

En annexe quelques définitions du dictionnaire.

AFIN, *aff.*, adj., allié, parent par alliance, parent, proche en général.

Cousins, cousines, affins ou *affines*. (1388, *Ord.*, XII, 164.)

Jamais n'ara n'ami n'*affin*. (*Mir. de Notre-Dame*, I, 3, 1020, G. Paris.)

Je suis Raison fille de Sapience, Amée de Dieu, son *affine* et prochaine. (M. de Coucy, *chron.* LXXXVIII, Buchon.)

- Fig., semblable, conforme :

Et devisent le cercle par IIII. figures *affines* et yvels, et chascune de ces figures est *affine* de tout le cercle. (*Introd. d'astron.*, Richel.1353, 1° 211.)

AFINER, *-yner, -inner, aff.*, verbe.

- Act., finir, mettre à fin, terminer, orner :

Tantes batailles en *avem afinees*,

Tout *eust afiné* son tans

Se Deus ne l'eust garanti (Ip. ib. ; 1° 23<sup>o</sup>.)

- Accomplir, réaliser :

J'espere d'*affyner* mon desir, j'espere de chevyr a mon desir.

(PALSGRAVE, *Esclairc.*, p.467, Génin.)

- *Afiner un compte*, l'apurer :

Ne qu'il puisse oyr les comptes des deniers de cette ville, ne iceux clorre et *affiner*. (*Lett.de* 1517, ap. Félib., *Hist.de Paris*, V, 634.)

- Réfl., *s'affiner*, rendre ses comptes entièrement :

Ont delayé a venir compter et rendre compte et *eulx affiner* devers nous les gens de nos comptes, afin que leur estat et la veritez ne soient sceuz. (1347, *Ord.*, II, 281.)